

j'ai raison, » conclut-il avec un regard de menace.

« Et maintenant, les gardiens vous indiqueront vos casernes provisoires; demain matin je procéderai à l'immatriculation. »

Il n'était toujours pas question de dîner ou de souper.

Les forçats se casèrent dans les salles qu'on leur désigna. M. Miroloubov et quelques autres condamnés politiques entrèrent dans la première caserne, et s'installèrent sur les lits de camp.

11

En quête de nourriture. — Les verges. — Colère du directeur. — Situation du condamné privé de ses droits civils.

Tous les forçats, sans exception, étaient en proie à la même pensée obsédante : comment faire pour se procurer quelque chose à se mettre sous la dent ?

Ce problème eût été facile à résoudre s'ils avaient été pourvus d'argent, car, dans chaque prison russe, on trouve des *maidans*, marchands-forçats, qui vendent du pain et même des petits pains, du tabac, du lait, du sucre, etc., etc. Mais au moment où le convoi se met en route, on enlève aux forçats toute leur monnaie.

Convaincu qu'il ne recevrait pas un morceau de pain jusqu'au lendemain matin, M. Miroloubov se disposait à dormir, lorsqu'il s'aperçut qu'on l'appela à l'autre bout de la caserne.

Peu après, un jeune homme en veston, ayant dans sa mise quelque prétention à l'élégance, l'aborda, et lui dit que le *smotritel* le priait de passer chez lui. Il en dit autant à un autre forçat, un ancien officier, qui s'était héroïquement conduit pendant la guerre turco-russe, mais qui avait été condamné au bagne pour avoir insulté un supérieur.

Parvenus à l'appartement du directeur, les deux détenus eurent honte de leurs longues *khalates* grises, qui tombent jusqu'aux pieds et sont décorées d'un grand as de carreau dans le dos, de leurs bonnets gris sans visière, de leurs pantoufles jaunes et de leurs pantalons grossiers, échancrés sur le côté pour laisser passer les chaînes.

Ils s'arrêtèrent dans l'antichambre et n'osèrent pas pénétrer plus loin.

« Entrez messieurs, entrez ! leur cria le *smotritel* en personne. Venez, vous souperez ici. Seulement, vous m'excusez de ne pouvoir vous offrir de la viande. Vous êtes sans doute rassasiés de la chair salée qu'on vous a servie sur le bateau, et nous n'avons de viande fraîche ici que lorsque l'occasion s'en présente, lorsqu'on tue une vieille vache, par exemple ! »

Les détenus regardèrent d'un œil de convoitise la longue table qui s'offrait à eux, couverte de mets variés.

« Venez, soupez, continua le *smotritel*, seulement excusez du peu.

— Pourquoi diable, s'excuse-t-il ? se demanda à part lui M. Miroloubov.

Nous mourons de faim comme des chiens, un morceau de pain sec nous eût contentés, et la table est garnie de plats de toutes sortes. Je n'ai rien vu d'approchant depuis quatre ans !

— Vous m'excuserez également, messieurs, de vous laisser seuls, je veux aller dormir un peu. Il est tard et demain je dois me lever à 3 heures du matin pour vaquer à mes devoirs. »

En voyant la figure émaciée du directeur, ses convives eurent sincèrement pitié de lui.

« On appelle cet homme la Terreur des forçats ? Mais au contraire il est bon, aimable, prévenant ! pensèrent-ils.

— Vous ne sauriez croire combien souvent je suis fatigué, continua le *smotritel*. Il m'arrive quelquefois de rentrer chez moi si las, que je m'endors debout... Mais, je vous en prie, messieurs, prenez place et mangez : bon appétit ! »

Il salua et sortit de la salle.

Les deux forçats furent encore plus touchés de l'attitude bienveillante du directeur que de sa délicate attention, et l'avenir se présenta à eux sous des couleurs beaucoup moins sombres qu'auparavant.

A table, le souvenir de ses camarades qui avaient faim troubla M. Miroloubov, et il proposa à l'officier de mettre de côté au moins un morceau de pain à leur intention.

« Gardez-vous-en bien, dit celui-ci, pour peu qu'un domestique le remarque, il le rapportera au directeur et nous passerons pour des voleurs. »

M. Miroloubov eut beau répéter qu'il était sûr que le *smotritel* leur aurait permis de porter du pain et du poisson à leurs compagnons, s'il avait su qu'ils souffraient d'inanition, l'officier s'y opposa et ne voulut rien entendre, bien que le jeune Russe s'efforçât de lui persuader que c'était par suite d'un malentendu que la distribution des vivres n'avait été faite ni sur le bateau ni à l'arrivée.

« Des deux côtés, assurait-il, on avait dû croire que les forçats avaient reçu ou recevraient leurs rations. »

L'officier, plus avisé, fut inébranlable ; il croyait qu'une économie administrative était cause de cette omission.

Le lendemain, M. Miroloubov se réveilla de grand matin et son premier soin fut de regarder par la fenêtre. Dans la cour, les forçats étaient déjà rangés par groupes pour aller aux mines. Les nouveaux arrivés avaient, selon la coutume de Sakhaline, droit à trois jours de repos pour se remettre des fatigues du voyage.

Un bruit de plaintes frappa les oreilles de M. Miroloubov.

« Aie... aie... aie ! ! !

— D'où viennent ces gémissements ? » se demanda avec étonnement le condamné politique.

Comme le bruit continuait de plus en plus fort, il en demanda la cause à un forçat de corvée dans la caserne.

« C'est le *smotritel* qui boit notre

sang ! répondit-il. Tous les jours il commence sa matinée par du sang... Il pourra s'en souler aujourd'hui, le cachot est déjà plein de nouveaux venus.

— Mais quelle est la raison de ces exécutions ?

— La raison ? Vous la connaîtrez aujourd'hui. »

M. Miroloubov écouta plus attentivement et comprit que des coups de verges provoquaient les cris qu'il entendait. Un sentiment d'horreur s'empara de lui. Il eût voulu s'enfuir, mais où, et comment ? Il se débattit contre cette impression, comme dans un cauchemar qui oppresse et qu'on ne peut secouer. Il saisit du coup toute l'épouvante du bagne et ne put que pousser ce cri d'angoisse : « Mon Dieu, mon Dieu, dans quel enfer suis-je tombé ! »

Dans l'intervalle, tous les forçats s'étaient levés et vêtus en toute hâte. Une heure plus tard, les nouveaux arrivés se trouvèrent tous rassemblés dans la cour, avec leurs sacs sur le dos. Le *smotritel* se promenait fébrilement entre les rangs. Il était méconnaissable. Son visage se contractait nerveusement ; ses yeux, d'un regard implacable, dévisageait tous les forçats l'un après l'autre : il avait l'air d'une bête fauve qui cherche sur qui se jeter.

(A suivre.)

MICHEL DELINNE.

FUNÉRAILLES ROYALES

CRÉMATION AU CAMBODGE

M'ARRACHANT aux douceurs de ma ville natale, Saïgon, je suis arrivé depuis trois jours à Pnom-Pen, la capitale du Cambodge. La description de cette ville a été si souvent reproduite que je ne veux pas en ennuyer encore une fois mes lecteurs. Il y aurait cependant quelque chose à dire sur l'expansion prise depuis 1891 par cette agglomération de cabanes qui est devenue une sorte de ville européenne, avec boulevards et vastes avenues.

Ce qu'il y a de remarquable dans les grands centres d'Extrême-Orient, c'est qu'ils ne perdent jamais complètement leur cachet original en se transformant. Ainsi Saïgon, malgré ses quartiers parisiens, est resté une ville annamite par ses faubourgs, et tout se ressent de l'esprit asiatique, même dans les coins les plus français. Pour la capitale du Cambodge, c'est plus sensible encore, parce que les changements datent à peine de huit années.

Mais, au moment où je vous écris, la grande ville des descendants des Khmers, la remplaçante de la célèbre cité d'Angkor dont il reste les plus belles ruines du monde, est encore plus asiatique que jamais. Je suis arrivé ici en pleines fêtes religieuses. On célèbre les dernières cérémonies funéraires de la reine mère, morte il y a deux ans.

Pour brûler les restes de la mère du roi Norodom, on a élevé une tour très haute, en bois, dont le sommet dépasse certainement quarante mètres. Cette tour, que les Cambodgiens désignent sous le nom de *Men*, est actuelle-

ment pavloisé de drapeaux sur toutes ses faces extérieures, avec mille autres ornements de verdure et de banderoles. On ne peut se figurer le travail que ce bijou sculpté, ciselé et doré a coûté. Depuis plusieurs mois des milliers d'ouvriers y ont été employés du matin au soir. C'est un monument gracieux qui s'élance comme une fusée du milieu de l'esplanade comprise entre le palais royal et le fleuve.

L'intérieur est plus riche encore. Le roi y a fait des folies. Le seul autel de l'ancêtre est orné de feuilles en or ciselé, dont le total coûte, paraît-il, trois cent mille francs.

Les cérémonies dureront tout un mois, car, après la reine mère, on incinérera beaucoup d'autres défunts de la famille royale.

On prétend qu'il y aura plus de cinquante cadavres à brûler.

La première journée a été employée à promener dans toute la ville une superbe urne d'or massif, contenant les cendres du roi An-Duong.

Cet An-Duong était le mari de celle dont on s'occupe de célébrer les funérailles et le père du souverain actuel, Norodom. Tout le monde a entendu parler de Norodom, cet excellent monarque qui se promène quelquefois en tenue de général français, avec des pantalons courts et les pieds nus.

C'est un prince généreux qui entretient une cour superbe, et qui fait des dons magnifiques à ses visiteurs de marque.

Le surlendemain de la promenade d'An-Duong, réduit à l'état de cendres, la véritable cérémonie a commencé.

C'a été le tour de la défunte de parcourir sa ville, non pas en chair et en os, car la chair avait eu grandement le temps de se réduire en poussière, mais en os seulement. On sait que les indigènes de la presqu'île indo-chinoise laissent leurs morts pendant deux ans dans la terre; puis, lorsqu'il ne reste plus que le squelette, ils le retirent pour le brûler, après s'être assurés que toute l'ossature se trouve au complet.

Donc, la grande urne qu'on montrait maintenant au peuple contenait la carcasse vénérable de celle qui avait régné sur des millions de sujets. Cette urne était portée sur un char, que traînaient deux chevaux très richement harnachés.

Derrière, venaient les plus belles femmes de Norodom, et cet essaim produisait le plus chatoyant effet, avec les constellations de bijoux qui chararraient les cous, les poitrines et les poignets.

Elles étaient gentilles à ravir, ces petites dames, plus préoccupées de l'admiration qu'elles provoquaient que de la solennité à laquelle elles étaient conviées. Après elles, d'autres femmes encore, très nombreuses, jouant je ne sais quel rôle à la cour, mais moins jolies, à cause de leur tête à moitié rasées. Enfin, encore des femmes, mais tout à fait supérieures celles-là, portées dans de superbes palanquins blanc et or et vêtues avec une somptuosité dont il est difficile de se faire une idée. A leur passage, la foule murmurante se taisait et s'inclinait, très visiblement émue. Ces belles dames n'étaient ni plus ni moins que les premières épouses et les princesses de la famille royale.

A la tombée de la nuit, l'urne précieuse a été déposée avec de grands soins sur l'autel, au milieu de feuilles d'or ciselé. C'est l'instant solennel, par excellence.

Les bonzes, étincelants de dorures, coiffés de m^{ts}res, s'avancent et démontent les acces-

soires de l'autel, pour les remplacer par un bûcher, sorte de cage en fer forgé dans laquelle on empile des bûches dorées. Tout le combustible est en bois de santal qui se consume en émanant un délicieux parfum. L'urne renfermant les dépouilles sacrées est aussi en bois de santal.

Lorsque tout est prêt, Sa Majesté Norodom fait gravement son apparition. Mais ses rhumatismes l'obligent à s'appuyer sur des béquilles et il a toutes les peines du monde à gravir les trois seules marches de la chambre funéraire. Le pauvre homme, ému, triste, se baisse en flageolant sur ses jambes et, de ses mains tremblantes, parvient difficilement à mettre le feu au bûcher, avec une bougie de santal.

Au même instant, tous les Français conviés à la cérémonie, le résident supérieur, le duc de Montebello, le prince de Polignac, le comte de Brette et une vingtaine d'autres, sont munis, par les soins des petits pages, de fleurs artificielles, en copeaux de santal, sculptés avec une patience infinie.

Sur l'indication qui leur en est donnée, ils jettent ces fleurs dans le bûcher qui pétille et s'illumine. Un bonze remplace le couvercle de l'urne par une bande de soie très blanche. Tous les autres assistants jettent aussi leurs copeaux sculptés, les dignitaires de l'Etat, les princes, les épouses.

Le feu devient très vif. Les bonzes entonnent des cantiques et psalmodient des prières. Au dehors, le peuple allume des feux d'artifice. Les orchestres indigènes éclatent de toutes parts. On sent que la plus profonde émotion règne partout dans cette population si sensible à tout ce qui tient de la magie.

Le feu a été entretenu toute la nuit par les prêtres, après que la cour s'est retirée. Puis, les restes calcinés de la reine mère ont été exposés pendant cinq jours à la vénération des sujets, avant d'aller rejoindre la pagode funéraire des souverains cambodgiens. Ces restes, extrêmement réduits et contenus dans une urne beaucoup plus petite que la première, seront à leur tour promenés dans la ville lorsqu'on célébrera la crémation d'un autre défunt royal.

Après la mère de Norodom, est venu le tour du pape, des bonzes, puis de deux princesses.

Nous en aurons ainsi pendant quinze jours encore, sans que la profusion de richesse et de cérémonial diminue un seul instant.

BUY-VAN-NUOC.

RELIURES MOBILES



Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pour le *Journal des Voyages*, au prix de 2 fr. 05, prises dans nos bureaux; plus 25 centimes pour envoi par colis postal à Paris, et 75 centimes par poste, en province.

Nous ferons remarquer à nos lecteurs que, s'ils se groupent, ils feront une notable économie sur le transport. En effet, un colis postal à domicile de 85 centimes peut renfermer cinq reliures, agrates comprises.

LES GRANDES AVENTURES
Capitaine CASSE-COU



PREMIÈRE PARTIE

LES BLANCS-BECS

VIII

(Suite.)

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, Casse-Cou saisit le peignoir, l'enfile par-dessus son vêtement masculin, ceint le tablier, l'attache à ses reins, empoigne le panier à provisions, et bravement pousse la porte.

Il se trouve dans un couloir étroit, à ciel ouvert, s'y engage, débouche sur une esplanade gardée par un factionnaire, file vivement en baissant le nez tandis que le factionnaire lui dit à demi-voix : « Comme vous passez vite, ce soir, miss Maud ! »

Avec son teint frais, ses joues pleines, ses traits plutôt féminins, il a pu, la demi-obscurité aidant, tromper le soldat.

Il va droit devant soi en évitant les bâtiments, traverse une vaste cour, aperçoit une porte, débouche sur un pont-levis, et passe devant un autre factionnaire qui lui crie :

« Good night ! miss Maud. »

Le voilà dans la rue, le cœur battant, ne pouvant arriver à se croire libre, et devenu une miss Maud bien connue de la garnison. N'étaient ses mains dont la paume est à vif, et qui le font horriblement souffrir, tout marcherait à souhait.

Il a un déguisement excellent, et, pour viatique, le dîner d'une escouade anglaise.

Il continue sa route à l'aventure, ne sachant où il va, pressé d'abandonner la zone militaire et les bâtiments également militaires qui la couvrent.

Le voici dans une rue spacieuse bordée de maisons qui de plus en plus s'espacent l'une de l'autre. Sans doute un faubourg. Des ronflements de wagons, des sifflets de locomotives se font entendre. Une gare est proche. Casse-Cou marche toujours, nanti de son panier d'où s'échappent des effluves de mangeaille qui chatouillent agréablement son odorat.

« Si je dinais ? pense-t-il ; mon déjeuner de coquillages est loin et je me sens un appétit de requin. »

Il est près d'un cottage isolé, enclos d'une légère palissade en fil de fer, au pied de laquelle poussent avec vigueur de hautes herbes drues et odorantes.

La nuit est venue. La lune se lève. L'air est tiède. Il fait bon vivre, surtout pour un évadé qui a si heureusement échappé à l'horrible geôle des pontons.

Casse-Cou s'assied dans l'herbe, ouvre le panier, en extrait du pain délicieux, du beurre non moins délicieux, du rosbif tendre et juteux, la moitié d'un poulet, du

Reproduction interdite, voir les nos 200 à 217 (2^e série).